

Hāfiz dans la littérature française*

Hāfiz, ce «poète des choses du coeur», ainsi que le nommait Victor Hugo¹, n'est pas encore bien connu en France. Chose surprenante d'ailleurs; car dans un pays où les oeuvres didactiques et morales de Sa'dī sont presque vulgarisées depuis trois cent cinquante ans,² et chez un peuple qui a fortement contribué à l'expansion de la culture iranienne hors de ses propres frontières, il n'existe, jusqu'à présent, que des traductions fragmentaires des poèmes du plus grand poète lyrique persan.

Pourtant, les tentatives faites en vue d'obtenir une traduction exhaustive de ces poèmes sont nombreuses. Dès la fin du XVIII^e siècle, nombre d'orientalistes et d'iranologues se sont appliqués à cette tâche ingrate. Les premiers étaient des étrangers qui, bien avant les Français eux-mêmes, s'efforçaient de traduire Hāfiz en français, langue de culture de l'époque. Tel, par exemple, William Jones qui, en 1799, après avoir donné une belle traduction des Odes en anglais, en traduisit aussi une dizaine en français.

Ensuite, ce fut le tour de Defrémery, de Nicolas, de Charles Deville et autres. En 1927, Arthur Guy, futur traducteur de *Khayyām*, trouvant les traductions françaises de Hāfiz fades et fragmentaires, essaya d'en donner une nouvelle en vers à la persane. Il traduisit ainsi 175 odes parmi les quelque cinq cents du

* Texte d'une communication présentée au 30^{ème} Congrès International des Orientalistes du Mexique, 3-8 août 1976.

1-Voici l'épigramme mise en tête de la première édition des *Odes et ballades*, en 1822: «Ecoutez, je vais vous dire des choses du coeur.» C'est là, la traduction libre d'un hémistiche de Hāfiz (dans la poésie traditionnelle persane, chaque vers est réparti en deux hémistiches souvent indépendants l'un de l'autre. Chacun de ces hémistiches est en effet l'équivalent d'un vers entier de la poésie française traditionnelle).

2- La première traduction française du *Jardin des roses*, chef-d'oeuvre de Sa'dī, parut en 1634. L'ouvrage était traduit par André Duryer qui nommait Sa'dī «prince des poètes turcs et persans.» A cette époque, le persan était la langue littéraire et poétique des Turcs ottomans.

poète persan. C'est le plus grand nombre d'odes traduites en français.

Guy ne réussit pourtant pas mieux que ses prédécesseurs. Il en fut de même pour ceux qui lui succédèrent.

Pourquoi tous ces échecs? D'abord, parce que la langue de Ḥāfiz, vague, indécise et floue, se prête mal à une traduction exhaustive.

Elle contredit d'ailleurs le caractère essentiel du français, langue de précision et de clarté. D'autre part, l'accord complet qui existe entre la musique des vers de Ḥāfiz et le sentiment qu'ils suggèrent, s'évanouit en traduction, alors que les Persans non cultivés qui ne comprennent pas grand-chose à cette poésie parfois énigmatique, aiment à en entendre le chuchotement mélodieux, parce que cette mélodie leur suggère des sentiments que l'éloquence des rhéteurs ne pourrait jamais exprimer.

Or, malgré cette lacune, les poètes français, sensibles à l'élégance et à la finesse de la poésie de Ḥāfiz, se sont mis très tôt à s'inspirer de son oeuvre qu'ils lisaient dans les traductions anglaises ou allemandes.

Ainsi André Chénier, qui remplit ses carnets de notes prises au gré des lectures qu'il avait faites dans la grammaire persane de Jones, parue en 1781. Ces notes sont en anglais et inédites encore.³ Leur intérêt consiste en ce qu'elles nous montrent jusqu'à quel point Chénier appréciait la poésie pleine de « fleurs et parfums » de Ḥāfiz.⁴ Les citations sont très nombreuses. Tantôt c'est la douceur d'un dialogue entre la rose et le rossignol qui séduit le coeur du jeune Chénier; tantôt c'est la description miniaturisée de l'être aimé qui le ravit; une fois, c'est cette joie profonde de vivre exprimée à travers la plupart des odes, qui lui donne envie des plus intenses plaisirs; une autre fois encore, c'est

3- La traduction française de ces notes a été publiée par Abel Lefranc en 1914.

4- L'expression est de Victor Hugo, qui trouve en plus « beaucoup d'analogies entre la poésie persane et la poésie italienne... »: *Oeuvres de Victor Hugo*, éd. Lemerre, Paris, 1951, Vol. 2, fragment p. 278.

cette léthargie apparente, ce suprême degré de la liberté de l'âme chez Hāfīz, qui lui fait oublier les maux et les douleurs.

Malheureusement, la mort, survenue prématurément (1794), enleva à Chénier la possibilité de transposer ses emprunts et ses impressions dans les poèmes qu'il aurait pu faire.

Il en alla autrement pour Hugo qui regrette ainsi, dans ses *Odes et ballades*, de ne pas être né

«..... sur les rivages
Aux rayons d'un ciel sans nuage,
.....
Où l'amour parle avec les fleurs!»⁵

Hugo fut peut-être le plus orientaliste des poètes romantiques. Il était en relation avec Sylvestre de Sacy, Abel Rémusat et d'autres; Ernest Fouinet, l'auteur de *la Caravane des morts*, l'avait initié à la poésie de 'Aṭṭār.⁶ De l'ensemble de ses lectures et de ses connaissances il fait ses *Orientales*, son premier recueil important de poèmes où il s'inspire souvent des poètes persans, auxquels il emprunte thèmes et images. C'étaient là «pierres précieuses» qu'il prenait «au hasard dans la mine de l'Orient», comme il disait lui-même. En voici un exemple:

Dans une ode gracieuse sur les belles de Chiraz, Hāfīz donne Samarkande et Boukhara, deux grandes villes de l'Asie d'autrefois, pour le seul grain de beauté qui embellit la joue de sa bien-aimée. Hugo fait de même; mais plus généreux encore, il fait dire à son héros, Sultan Achmet, qu'il donnera «sans retour» tout son royaume pour l'amour de sa bien-aimée. En outre, il fera tout ce qu'elle voudra, il prendra même son «collier pour chapelet».⁷

Plus tard, Jérôme Tharaud se souviendra lui aussi de cette ode lorsqu'il fera, non sans humour d'ailleurs, un long poème sur la rencontre de Hāfīz et de Tamerlan.

Un jour Tamerlan, vainqueur de Boukhara et de Samarkande, aurait demandé ironiquement à Hāfīz comment un pauvre poète comme lui qui est «en haillons, barbe hirsute et tout souillé de

5- Oeuvres poétiques de Victor Hugo, *Odes et ballades*, annotées par P. Albouy, Paris, 1964, T. 1, p. 3.

6- Voir R. Schwab: *la Renaissance orientale*, Paris, 1950, p. 320 sqq.

7- Victor Hugo: *les Orientales*, éd. Lemerre, Paris, 1951, p. 210.

vin» et qui n'a pas un sou pour se payer un pot, a pu donner Samarkande et Boukhara pour le seul «grain ambré» de sa bien-aimée de Chiraz.

Voici la réponse de Ḥāfiz:

«J'ai donné Boukhara et vendu Samarkande...
Pour un grain de beauté, une bouche et deux yeux
Ne sois donc pas surpris de me trouver si gueux.»⁸

Jusqu'ici, c'est à dire jusqu'au début de la deuxième moitié du XIX^e siècle, c'était le «Ḥāfiz, poète des choses du cœur» qu'avaient connu les Français, à travers les traductions allemandes et anglaises.

En 1897, J. B. Nicolas traduit pour la première fois en français les quatrains de Khayyām. Il y ajoute une longue préface, exposé sur le mysticisme persan, dont les représentants les plus brillants sont, selon lui, Khayyām et Ḥāfiz. Il avait certainement mal compris le sens profond de la philosophie de Khayyām, et il n'avait pas bien saisi, non plus, toute l'ampleur de la poésie de Ḥāfiz. Mais les Français avaient confiance en lui, grand connaisseur du persan qu'il était après un long séjour en Iran. Donc, à partir de cette date, Ḥāfiz, qui était déjà «poète des choses du cœur», devient poète des choses divines et c'est sous ce double aspect que vont le connaître certains poètes parnassiens et symbolistes.

Le premier sera Jean Lahor qui, pour composer son chef-d'oeuvre: «Illusion», s'inspire souvent du grand poète de Chiraz. Comme lui, il pense qu'il n'y a pas de distance entre l'amant et la bien-aimée, et que, s'il y en a une, c'est l'amant lui-même qui l'a mise. Comme lui, il croit qu'une vie sans amour est plus morne que la mort; comme lui encore, il trouve l'amour à l'origine de toute la création, car c'est l'amour qui

«Soulève et fait vibrer les océans immenses,
.....
Et qui fait se gonfler au printemps les semences.»

Cet amour se confond parfois avec Dieu même, toujours comme

8- J. et J. Tharaud: *les Vers d'Almanach*, Paris, 1945, p. 29.

dans la poésie de Hāfiz.⁹

C'est cette filiation des idées qui incite le poète français à faire un portrait flatteur de son «maître persan»:

«[Hāfiz] était un rossignol fou de toutes les roses,

 Son âme incendiée allait vers toutes choses,

 Mais comme il n'avait pu satisfaire son âme,
 Et que plus il aimait, plus il brûlait d'amour,

 A la coupe d'Allah il voulut boire un jour.»

Salamandre, il se jette donc dans la flamme.¹⁰

Ce fut le même aspect de la poésie de Hāfiz, teinté déjà d'un peu d'épicurisme, qui, en 1865, attira vers lui Armand Renaud, autre admirateur de la poésie persane, à laquelle il consacra une trentaine d'années de sa vie avant de publier en 1896 l'édition définitive de ses *Nuits persanes*.

Le cadre de ce recueil est emprunté à 'Aṭṭār, poète mystique du VII^e siècle de l'hégire. Mais la plupart de ses épisodes sont calqués sur les Odes de Hāfiz.

Tout d'abord, c'est la Rose qui se vante d'avoir le Rossignol pour amant. Mais celui-ci se plaint de trouver «la belle toujours morose», et de le laisser ainsi souffrir, gémir d'amour. La Rose lui dit alors:

«Si je te proclame vainqueur,
 Ta pourpre d'où viendrait-elle
 Sans les blessures de ton coeur?»¹¹

Le Rossignol lui conseille de ne pas trop se vanter, car les fleurs sont très nombreuses dans la prairie, et il en connaît plus d'une

9- Jean Lahor (Pseudonyme de Jean Cazalis): *l'illusion*, Paris, 1906, p. 176. Cette idée panthéiste n'est pas propre à Hāfiz, elle se rencontre chez presque tous les poètes mystiques persans.

10- *Ibid.*, p. 179.

11- A. Renaud: *les Nuits persanes*, 2^e éd., Paris 1896, pp. 9-11.

qui répondrait volontiers à son amour.¹²

Objection cruelle et grave, qui blesse le coeur de la Rose. Le Rossignol sait pourtant que celui qui aime ne mourra jamais.¹³ Il ressent donc des remords atroces. Ainsi, lorsqu'il voit la Rose se pâmer et s'évanouir à cause de la chaleur du soleil, il vole à tire d'aile et va loin, très loin, là où il y a une fontaine d'eau limpide et fraîche. Il en prend quelques gouttes qu'il apporte à la Rose. Celle-ci s'en rafraîchit et se remet à sourire. Mais sous les coups du soleil, le Rossignol est déjà mort de soif et de fatigue.¹⁴ Pour ceux qui connaissent la poésie de Ḥāfīz, il n'est pas difficile d'en trouver trace dans tous ces épisodes lyriques et symboliques de Renaud.

C'est encore plus facile dans les poèmes de la Comtesse de Noailles, qui exprime ainsi la nostalgie de la Perse:

«Ô Mort! s'il faut qu'un jour
Ta flèche me transperce,
Si je dois m'endormir entre tes bras
Laisse-moi m'éveiller dans l'empire des Perses,
Radiieuse, éblouie et n'ayant que quinze ans.»

car elle connaîtra alors Ḥāfīz et Sa'dī qui aimeront en elle «l'amante de Roses».¹⁵

La même nostalgie, le même désir font parcourir à la Princesse Bibesco les «Huit Paradis» de l'Orient, dont Ispahan, où elle se met un jour au bord du Zayandé-Roude.¹⁶ Là, se souvenant de son «maître et convive», elle récite des vers de Ḥāfīz dont le suivant:

«Chanteur! Continue ton refrain, car les douleurs
de ce monde répondent à mes désirs.»¹⁷

12- *Ibid.*, p. 15.

13- *Ibid.*, p. 17.

14- *Ibid.*, p. 23.

15- Comtesse Mathieu de Noailles: *les Eblouissements*, Paris, 1907, p. 122.

16- Rivière non navigable qui traverse Ispahan.

17- G. V., Princesse Bibesco: *les Huit Paradis*, 2^e éd. Paris, 1908, p. 199. Les citations des poèmes de Ḥāfīz abondent dans ce livre.

On le voit, c'est enfin un autre Hāfīz qui se révèle aux Français: le chantre du vin et de l'amour charnel, le bon vivant de Chiraz, le vrai disciple du vrai Khayyām. Le Hāfīz des *Nourritures terrestres* de ce Gide qui commence le premier chapitre de son livre par ce vers du poète persan:

«Mon paresseux bonheur qui longtemps sommeilla, s'éveille.»

Ce «paresseux bonheur» consiste en la connaissance des plaisirs et dans la volonté de se fournir en sensations intenses. Gide le fait si bien qu'à travers son oeuvre on reconnaît souvent ses prédécesseurs Hāfīz et Khayyām. Nathanaël serait ainsi l'échanson du poète persan, et Ménalque, son «piré - kharabat», c'est à dire son guide.¹⁸ Mais *bulbul*, le rossignol de Hāfīz, ne changé pas de nom, il garde son identité persane; «épinglé» qu'il est, il se réfugie au «fond du jardin».

En effet, grâce aux répétitions multipliées des poètes, certains mots persans, comme *gul*, *bulbul*, *pir* et *rend*, avaient désormais droit de cité dans le langage poétique des Français, même dans le langage de leurs plus grands poètes et écrivains comme Henri de Montherlant. Celui-ci a fortement subi l'influence de la poésie persane. Il ne s'en cache pas d'ailleurs. Tout au contraire, dans de nombreux articles, il fait plutôt étalage de tout ce qu'il doit aux «maîtres de l'Iran», ainsi qu'il le dit lui-même.¹⁹ Les affinités entre sa pensée et celle de Hāfīz se révèlent surtout «dans sa conception de la vie et de la mort, sa vision idéalisée et esthétique de l'amour et de la guerre, l'importance donnée à la vie intérieure, et la négligence des choses apparentes, de même que dans ses idées sur la liberté, l'amour, la sagesse et la vertu.»²⁰

Ainsi, bien qu'ils ne possèdent encore que des traductions fragmentaires de Hāfīz en leur propre langue, les Français ne cessent de lui emprunter de nouveaux thèmes, de nouvelles images, et jusqu'à une nouvelle conception de la vie.

18- A ce sujet, voir H. Honarmandi: *Recherches sur A. Gide et la littérature persane*, thèse dactylographiée, présentée à la Sorbonne sous la direction du professeur Etiemble, 1968.

19- *L'Eventail de fer*, Paris, Flammarion, 1944, p. 11.

20- Pour l'influence de la poésie persane sur H. de Montherlant, voir: N. Samsami: *L'Iran dans la littérature française*, Paris, 1936, pp. 170-187.